Caroline van Eck, *François de Lemée et la statue de Louis XIV : les origines des théories ethnologiques du fétichisme*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2013.

Ralph Dekoninck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/5553>

DOI : 10.4000/perspective.5553

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Référence électronique

Ralph Dekoninck, « Caroline van Eck, *François de Lemée et la statue de Louis XIV : les origines des théories ethnologiques du fétichisme*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2013. », *Perspective* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 28 novembre 2014, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/5553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.5553>

Caroline van Eck, *François de Lemée et la statue de Louis XIV : les origines des théories ethnologiques du fétichisme*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2013.

Ralph Dekoninck

- 1 Sous un titre qui annonce une étude ciblée sur un monument précis, ce petit livre ouvre à vrai dire de très larges perspectives sur une époque qui connaît de profondes mutations dans la manière de penser l'articulation entre art et religion. L'étude de la réception de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires n'est en effet que l'amorce d'une réflexion qui touche, comme l'indique clairement le sous-titre, aux origines des théories ethnologiques du fétichisme. Plus exactement, le propos de Caroline van Eck porte sur les glissements, au sein du champ des conceptions de la sculpture, entre la vieille théorie chrétienne de l'idolâtrie et la plus moderne théorie proto-ethnologique du fétichisme. Cette étude du déplacement du terrain théologique vers le terrain anthropologique éclaire en effet un

changement de perception sur la nature et les raisons du sentiment de présence vivante projeté sur la statuaire.

- 2 L'exemple retenu qui témoigne de ce transfert est la célèbre statue sur la place des Victoires dont l'inauguration en 1686, selon un rituel aux multiples références antiques, a suscité à l'époque une vive polémique sur la question de l'idolâtrie royale. Commenant par rappeler les circonstances de la genèse de cet ambitieux projet politico-artistique, l'auteur présente ensuite le plaidoyer de François de Lemée destiné à légitimer la cérémonie de dédicace. Mais son *Traité des statues* (1688) se révèle être bien plus qu'une simple défense : il s'offre comme une histoire religieuse de la sculpture, histoire dont l'originalité tient à l'accent porté sur les effets plus que sur la conception des œuvres sculptées. Il y défend l'idée que la sensation d'une présence vivante ne tient pas seulement à la ressemblance de l'image ou à la virtuosité de l'artiste, mais aussi et surtout à la sublimité du modèle.
- 3 Cette enquête se trouve prolongée, dans la deuxième partie, par l'étude de plusieurs auteurs du XVIII^e siècle qui s'interrogent de la même manière sur la croyance en l'animation des images. Parmi ces auteurs, une place importante est naturellement attribuée à Charles de Brosses (*Du culte des dieux fétiches*, 1760) qui invente le terme « fétiche » pour rendre compte des mécanismes psychiques de projection de sentiments sur des objets, des plantes et des animaux, mécanismes correspondant selon lui au stade primitif de toutes les religions du monde. Une même attention est réservée au traité d'Octavien de Guasco (*De l'usage des statues chez les Anciens*, 1768) qui considère que la quête de la ressemblance n'est pas née d'un instinct artistique mais du désir d'animer les statues, idée que prolonge Quatremère de Quincy lorsqu'il se penche sur l'emploi de la polychromie et de l'habillement pour expliquer la transformation de l'imitation en simulacre.
- 4 Enfin la dernière partie de l'ouvrage envisage la contribution de l'esthétique allemande à cette question de la présence vivante, avec toutes les ambiguïtés, voire les malaises qu'elle suscite à un moment où l'on cherche précisément à dissocier le jugement esthétique du sentiment religieux. La réflexion d'un Herder ou d'un Goethe s'inscrit toutefois bien dans le prolongement des travaux en histoire des religions puisqu'elle se place aussi sur le terrain de la réception. Plus particulièrement, elle s'interroge sur ce qui fait naître, dans l'appréhension d'une sculpture, la sensation de toucher un corps vivant. Même si la réponse se fonde sur la sensibilité et la raison du sujet autonome, la volonté de maîtriser l'emprise des « objets excessifs » n'empêchera pas l'apparition d'une certaine forme de fétichisme artistique.
- 5 Ces quelques quatre-vingts pages offrent donc une passionnante contribution à une iconologie de la sculpture qui éclaire par ailleurs la genèse d'une première forme d'anthropologie de l'image. On y découvre ainsi une histoire de la sculpture différente de celle qui sera consacrée par l'histoire de l'art dès le XVIII^e siècle.